

## Les exils heureux

Annick Duchatel

Volume 8, numéro 1, automne 2011

Les littératures de l'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchatel, A. (2011). Les exils heureux. *Entre les lignes*, 8(1), 22–23.

# Les exils heureux

À côté des exils forcés par les turbulences de l'histoire, on trouve d'innombrables exemples d'écrivains dont le départ du pays natal a été pleinement assumé. Le choix d'Anne Hébert de vivre à Paris est à cet égard tout à fait emblématique. / ANNICK DUCHATEL

Même choisi, l'exil a des causes propres à chaque écrivain exilé. Mais à l'origine, il y a souvent l'attrait d'une ville refuge, qui verra son prestige rehaussé par la présence de ces écrivains venus d'ailleurs. Alexandrie est inséparable de Lawrence Durrell, Athènes de Lord Byron, Tanger de Paul Bowles. Et Milan d'Henri Beyle, dit Stendhal, qui voulait comme épitaphe : « Arrigo Beyle, Milanese ».

Mais aucune autre ville n'a exercé sur les écrivains-exilés-volontaires une puissance d'attraction aussi forte que Paris, particulièrement au 20<sup>e</sup> siècle. Outre un arrivage d'écrivains russes chassés par la Révolution, dont Nina Berberova, les années 1920 et 30 ont vu défiler Henry Miller, coulant des jours pas si tranquilles à Clichy, Scott et Zelda Fitzgerald flânant à Montmartre, James Joyce et Hemingway dans le Quartier latin, Gertrude Stein se mêlant à la bohème de Montparnasse. Puis la longue silhouette de Beckett, des années 1940 à sa mort (il préférait « la France en guerre à l'Irlande en paix »). Il avait fui « l'étroitesse d'esprit » de la très catholique Irlande, où ses œuvres ont longtemps été censurées.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, les Canadiens français vivaient eux aussi dans une société encore verrouillée par l'Église, la censure, les mises à l'index, et rêvaient d'aller y respirer l'air de la liberté, de l'effervescence culturelle. Le voyage en Europe était pour eux une sorte de passage initiatique.

## PARIS, NOUS VOILÀ

« Je tremble d'émotion en mettant le pied sur le sol français », écrivait dans ses *Notes de voyage* le poète Marcel Dugas. Dans un article des *Études littéraires*<sup>1</sup>, le professeur Pierre Rajotte souligne que pour André Laurendeau, ce fut un véritable chemin de Damas. Dans *Ces choses qui nous arrivent*, celui-ci écrivait : « Soudain, vous vous rendez compte que vous êtes entré dans cette vie plus intense. »

Alain Grandbois, poète et globe-trotter, a aussi fait le grand saut, de même que Lionel Groulx, qui rêvait de rencontrer les écrivains français de droite Charles Maurras et Maurice Barrès. À Paris, disait en 1932 l'écrivain Louis Dantin dans une lettre citée par Rajotte, « [...] tout est profit pour l'esprit; l'âme, le sens esthétique, le sens philosophique aussi, s'y élargissent et s'y échauffent. »

Dans sa biographie de Gabrielle Roy, François Ricard mentionne que le séjour à Paris de la romancière « marquait l'acte inaugural de sa vie d'écrivain ». Réputation surfaite ou non, la ville restait alors la « capitale mondiale de la littérature », relate Alain Grandbois dans l'édition critique *Proses diverses*. Les auteurs et les intellectuels québécois, ajoute Pierre Rajotte, ont d'ailleurs été de plus en plus nombreux à tirer profit de ce passage obligé en Europe, « surtout après 1960, pour atteindre des sommets au début des années 1970 ». On

y trouvait alors Claire Martin, qui demeurera dix ans en France avant de terminer au Québec sa très longue carrière littéraire. Puis Jacques Poulin, pourtant le plus nord-américain des écrivains québécois, y séjournera longuement, des années 1980 jusqu'au début des années 2000, revenant au Québec à l'âge de 65 ans.

Depuis, l'ère des « écrivains en résidence » a pris de l'ampleur (voir notre article page 25). Elle procure aux bénéficiaires, au nom des échanges culturels, un exil douillet, avec filet de sécurité. À condition que les subventions continuent de suivre... ✨

1. *Études littéraires*, vol. 36, n° 2, 2004.



## L'« anti-exil » d'Anne Hébert

En 1970, quand Les éditions du Seuil publient *Kamouraska*, Anne Hébert vit déjà à Paris depuis près de cinq ans. Un exil qui durera 32 années, avant son retour au Québec en 1998. Dans son livre *Anne Hébert, son œuvre, leurs exils*, l'essayiste Neil B. Bishop dit que le choix de vivre à Paris ne s'est pas fait en un jour. À l'origine, il y a eu sa mère qui, dans son enfance, lui parlait de son voyage en France. Ainsi, relate Bishop, « la France a constitué pour Hébert, avant même qu'elle ne s'y installe, une “terre promise”, un anti-exil ». Élevée dans un milieu lettré qui comptait plusieurs écrivains (dont le poète Saint-Denys Garneau), elle fait plusieurs longs séjours à Paris dans les années 1950, dont un de trois ans, grâce à une bourse de la Société royale du Canada. Au début des années 1960, elle fait l'aller-retour entre Paris et le Québec, mais ce n'est qu'après la mort de ses parents qu'elle y établit sa résidence, en 1965.

Il semble, d'après Bishop, qu'elle ait trouvé au cours de ses premiers voyages à Paris une effervescence culturelle plus proche de ses valeurs que le conservatisme du Québec d'alors. Et elle a rencontré à Paris beaucoup de compatriotes, entre autres la Montréalaise Mavis Gallant.

« L'installation en France s'explique en grande partie par les déboires éditoriaux d'Anne Hébert au Québec », écrit Bishop dans son livre. Après *Les songes en équilibre*, elle avait dû publier à compte d'auteur *Le torrent* (un recueil de nouvelles jugé « trop violent » par les éditeurs québécois) et son second recueil de poèmes, *Le tombeau des rois*. Mais un éditeur du Seuil, en visite à Montréal, lui a déroulé le tapis rouge en lui promettant de publier tout de suite son premier roman : ce sera *Les chambres de bois*, paru en 1958.

### SI LOIN, SI PROCHE

« À Paris, elle a apprécié l'anonymat d'une grande ville, car cela lui permettait de se consacrer à l'écriture », raconte en entrevue **Michel Gosselin**, fondateur du Centre Anne-Hébert et auteur de *En route et pas de sentiment*, témoignage sur l'amitié qui l'a lié à Anne Hébert.

Cette distanciation par rapport à son pays natal, elle l'a rendue positive, productive. « Mon lieu de recul est à Paris, disait-elle, et c'est de là que je recrée le Québec. » Mais selon Neil B. Bishop, elle n'aimait pas le mot « exilée », répondant invariablement que la France ne constitue que le cadre extérieur de sa vie, alors qu'au fond, elle reste tout à fait Québécoise.



PHOTO : HARRY PALMER, 1986

### VOYAGE AU CENTRE DE L'ÊTRE

Bishop observe que l'exil sous toutes ses formes (spatio-temporel, social, affectif...) marque l'ensemble de son œuvre. À propos de l'héroïne du *Premier jardin*, qui revient au Québec après un exil de 50 ans, il note que « s'exiler de soi pour devenir quelqu'un d'autre est devenu un désir, un besoin ». L'œuvre d'Hébert n'a cessé, dit-il encore, de mettre au premier plan « cet immense problème d'exil social qu'est la condition féminine ».

« Pour Anne Hébert, c'est le retour au Québec qui a été vécu comme un exil », mentionne Michel Gosselin, qui a aidé la romancière, déjà malade, à effectuer son difficile déménagement de Paris à Montréal. Dans son livre, il fait partager au lecteur les heures passées avec la dame du 24, rue de Pontoise, si secrète sur sa vie privée. Avec respect, il la montre dans son quotidien, avec sa fragilité, sa façon de ponctuer ses phrases d'un péremptoire « Voilà! » « Elle avait peur de quitter Paris, où elle avait poussé des racines, pour vivre à Montréal, une ville “laide mais vivable”. Rentrée au Québec, elle a écrit *Un habit de lumière...* qui se passe à Paris. La perspective était inversée! »

L'exil, elle ne l'aurait pas supporté dans la mort : elle voulait être inhumée sur le bord de la rivière Jacques-Cartier, avec sa famille. Depuis l'an 2000, elle a retrouvé cette terre qui n'a jamais cessé de l'inspirer. ✦

### À LIRE



EN ROUTE ET PAS DE SENTIMENT, Anne Hébert entre Paris et Montréal  
Michel Gosselin  
Hurtubise  
2010



ANNE HÉBERT, SON ŒUVRE, LEURS EXILS  
Neil B. Bishop  
Presses universitaires de Bordeaux  
1993